

## FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

LE  
CHEMIN DE LA FORTUNE.PAR  
HENRI CONSCIENCE.II  
LES FOUILLES.

Donat jeta un cri et se laissa tomber étourdi dans le puits, au risque de se casser bras et jambes, et heurta violemment l'épaule de Victor.

Le baron riait d'un air singulier et parlait tout bas de Paris, de trésors, de femmes, de chevaux...

Ils avaient touché la roche du fond et la prédiction de Pardoes s'était réalisée ; car les pépites trouvées gisaient sur une couche de pierres calcaires. Là, on chercha avec une ardeur fiévreuse ; on gratta la terre avec les doigts dans les interstices de la pierre, on rit, on cria, on chanta, la joie ne connut plus de bornes. Les chercheurs d'or, transportés, trouvèrent encore quelques pépites, moins pesantes pourtant que la première. C'étaient, pour la plupart, de petits morceaux gros comme un grain de seigle, d'autres un peu plus petits, et trois ou quatre gros et ronds comme des pois.

Lorsque le soir vint et que le trou fût tout à fait vide, on examina les pépites recueillies et on invita le Bruxellois à les évaluer. Après les avoir attentivement pesées dans la main, il dit que cette après-midi leur avait donné environ une livre et demie, ce qui pouvait valoir au moins dix-huit cents francs.

Les autres reçurent cette déclaration avec des applaudissements bruyants. Kwik et le matelot se prirent par le milieu du corps, et malgré leur fatigue, se mirent à danser et à chanter comme s'ils étaient au pays, à une kermesse de village.

—Cessez ces folies ! s'écria le Bruxellois, et écoutez ce que j'ai à vous dire.

—Il est aussi déraisonnable, messieurs, de se laisser transporter par une joie exagérée que de courber la tête à la moindre contrariété. Calculez un peu avec moi. Nous avons travaillé cette semaine comme des chevaux ; nous ne pouvons pas continuer ainsi. Supposez que nos cinq journées de travail comptent pour six. Nous avons donc travaillé toute une semaine. Nos paillettes et nos pépites réunies, nous avons amassé deux livres et demie d'or, c'est-à-dire quarante onces. Je suppose que nous employions vingt onces d'or par semaine pour notre entretien à tous, café et tabac compris, il nous reste donc vingt onces. Cela ne ferait, à la fin d'une saison de six mois, que sept mille francs pour chacun de nous. Vous voyez bien qu'il n'y a pas de quoi se réjouir si fort.

—Mais les pépites sont là sous la terre ! nous le savons et nous les déterrerons ; murmura le matelot.

—C'est bien ; c'est aussi mon idée ; mais remarquez bien que nous devrions encore travailler toute une semaine pour y arriver.

—Nous pouvons en trouver de plus gros, dit Creps.

—Oui, et de plus petites aussi ; peut-être pas du tout... Vous ne comprenez pas ; la place est bonne ; pas pour y recueillir une fortune en peu de temps, mais assez cependant pour nous fournir les ressources nécessaires à notre voyage vers le placer inconnu du Yuba et de la rivière de la Plume.

Pendant cette conversation, Victor faisait les apprêts du souper.

A la fin du repas, le Bruxellois dit encore :

—Demain, nous nous reposerons, mes amis ; on ne travaille pas le dimanche aux placers. Ce jour-là, les chercheurs d'or vont ordinairement aux stores, s'y amusent plus ou moins, boivent un verre de *grog* et y mangent une nourriture un peu meilleure, jusqu'à ce que la nuit tombe et qu'il soit temps de transporter à la maison. c'est-à-dire à la tente, les provisions pour la semaine. Nous ferons comme les autres, excepté en un point. Les chercheurs d'or qui forment une société partagent ordinairement en petits tas égaux les paillettes et les pépites trouvées, et en prennent chacun leur part, pour la porter au cou dans leurs petits sacs de cuir. Il y en a parmi nous qui savent boire outre mesure, et qui pourraient faire des malheurs. Je propose que vous me laissiez garder l'or, aussi longtemps que nous nous trouverons dans les stores, sinon notre bonne résolution de faire des économies pourrait être vaine.

Le matelot grogna bien un peu, parce qu'il comprit que cette mesure était dirigée contre lui ; mais lorsque Pardoes lui dit que c'était aussi le moyen de ne pas se perdre dans les stores, il se soumit et la proposition du Bruxellois obtint l'approbation générale.

## III

## LA LOI DE LYNCH

Il était très-tard dans la matinée lorsque les chercheurs d'or flamands prirent le café, un long sommeil leur avait fait beaucoup de bien. Aussi, étaient-ils très-gais en déjeunant.

Au moment où ils allaient se mettre en route pour les stores, Donat alla chercher le mulet et dit qu'il voulait monter à cheval pour faire suer un peu la bête, afin de ne pas la déshabituer du travail. Les autres ne s'y opposèrent pas, et ils partirent ainsi à cinq, car le baron avait été désigné par le sort pour garder la tente.

Le mulet, qui s'était trouvé pendant cinq jours dans une bonne prairie, était vif et avait une singulière envie de galoper. Donat avait assez de peine à le retenir, et néanmoins il était toujours en avant de ses amis d'une couple de portées de flèche. Après qu'ils eurent marché pendant une demi-heure, ils rejoignirent la route qui conduisait de différents placers aux stores, et ils rencontrèrent beaucoup de chercheurs d'or qui suivaient la même direction ou qui retournaient déjà vers leurs tentes, chargés de provisions. Ces gens-là semblaient inoffensifs et de bonne humeur. Cela enhardit Donat au point qu'il laissait parfois galoper le mulet pendant quelques minutes

et qu'il se trouvait à un quart de lieue en avant de ses camarades.

Ce jeu devait avoir une conséquence inattendue. Le mulet, arrivé à un certain endroit, tourna la tête de tous côtés, comme s'il sentait ou entendait quelque chose d'extraordinaire. Puis il se mit à galoper, sans obéir à la bride ni à la voix de son cavalier. Malgré les efforts de Kwik, l'animal têtue avançait toujours avec une rapidité tempérée, mais continuelle.

Au détour d'une montagne, Donat vit les stores et la grande foule amassée devant les tentes des marchands et les débits de boisson. Il cria et tapageait pour arrêter le mulet ; mais celui-ci, n'écoulant rien, le mena à travers la foule jusqu'au store d'un marchand de farine où il s'arrêta tout à coup.

—Qu'à donc cet animal stupide ? grommela Kwik en s'essuyant le front. Je comprends ; il voudrait avoir un peu de nourriture sèche, mais cela lui passera sous le nez ; il n'aurait qu'à en dévorer pour deux onces d'or !

En disant ces mots, il avait sauté en bas de son âne et voulait l'éloigner du store ; mais du fond de la tente surgit en ce moment une vilaine femme qui s'écria en anglais, les bras levés au ciel :

—*God in heaven ! it is our old mule Jack !* " Dieu du ciel ! c'est notre vieux mulet Jack ! " Voilà l'assassin de notre pauvre cousin William ! L'animal reconnaît son écuri ; il a trahi le scélérat !

Et pendant que Donat, qui ne comprenait rien à ces cris, la regardait d'un air étonné, elle cria et hurla si fort, qu'une foule d'hommes accoururent des autres stores.

La femme raconta, les larmes aux yeux, qu'il y avait une quinzaine de jours, son cousin était parti pour Sacramento avec d'autres muletiers, afin de chercher de la farine ; qu'ils avaient été attaqués en route par des brigands et qu'on avait traitreusement assassiné son cousin William. Le mulet de William était devant la porte et l'assassin sans doute aussi.

Un homme s'avança sur Donat, le prit par le collet et le secoua rudement, tandis qu'il disait en français à son oreille :

—Ah ! coquin, j'ai été pour toi dans la fosse aux lions sur le Jonas maintenant, ta dernière heure est venue !

Et aussitôt il se mit à crier en anglais :

—*La Lynch law ! Lynch law !* Une corde, une corde ! A la potence, l'effronté meurtrier !

Kwik essaya de se justifier dans toutes langues du monde.

—C'être mon bête ! I found l'âne. Celui-là voleur, filou, spitsboef ; moi, bon garçon, good boy, donderwetter, chrétien, moi, Donat Kwik.

Son baragouin bizarre fit rire quelques-uns des assistants ; mais la femme vindicative apporta une corde, et, en un clin d'œil, la moustache rousse du Jonas avait jeté un nœud couland au cou du pauvre diable.

—Approchez ce tonneau vide ! s'écria-t-il. Nous le pendrons à ce montant de bois qui fait saillie au bout de la tente.

Kwik fut jeté sur le tonneau ; la mous-